

Une bonne recette

Autor(en): **J.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 33

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh ! d'abord, continua Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de son fauteuil, et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien ! cela me rassure, dit le bailli ; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or. Nous doublerons cette somme pour le nouveau ; mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Ah ! quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan ; j'en fais quand je veux. Tenez.

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière.

— Tendez la main, dit-il au bailli.

Le bailli hésitait.

— N'ayez pas peur, continua Satan.

Et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et retourna en tous sens, puis, il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan, en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli, en mettant le lingot dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paye avec une autre monnaie ; mais, comme je ne sais celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, dit-il.

— Soit, dit le bailli.

— Rédigeons l'acte, dit Satan.

— Dicter vous-même.

Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire.

Cinq minutes après, un sous-seing en bonne forme fait double et de bonne foi, était signé par Satan et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoir de ses paroissiens.

Le diable s'engageait formellement par cet acte à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour cinq cents ans, et le magistrat, de son côté, concédait en paiement de ce pont l'âme du premier individu que le hasard ou la nécessité forceraient de traverser la Reuss sur ce passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Gœschenen ; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée à celle par laquelle il s'avancait, il aperçut Satan assis sur une borne et attendant le prix de son travail nocturne.

— Voyez vous que je suis homme de parole, dit Satan.

— Et moi aussi, répondit le bailli.

— Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous devoueriez-vous pour le salut de vos administrés ?

— Pas précisément, continua le bailli, en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons.

— Qu'est-ce ? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer.

— Prrrrroou ! dit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et, traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

— Eh ! lui dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve ; courez donc après, monseigneur !

Satan était furieux ; il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner si la chose n'eût point été faite. Cependant, comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de

trouver le tour très drôle et fit semblant de rire tant que le bailli fut là.

Mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que Satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait construit ; il avait fait la chose tellement en concience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'avoir pu en arracher le plus petit caillou.

Cependant il n'avait pas renoncé à son projet de vengeance. Ce qu'il cherchait des yeux, c'était un rocher d'une forme et d'un poids convenables, afin de le transporter sur la montagne qui domine la vallée, et de le laisser tomber de cinq cents pieds sur le pont que lui avait escamoté le bailli de Gœschenen.

Il n'avait pas fait trois lieues, qu'il avait trouvé son affaire : c'était un joli rocher gros comme la tour de St-Nicolas. Satan l'arracha de terre avec autant de facilité qu'un enfant aurait fait d'une rave ou Bugon d'une molaire ; le chargea sur son épaule, et, prenant le sentier qui conduisait au haut de la montagne, il se mit en route, tirant la langue en signe de joie, et jouissant d'avance de la désolation du bailli, quand il trouverait le lendemain son pont effondré.

Lorsqu'il eut fait une lieue, Satan crut distinguer un grand concours de population. Il déposa son rocher par terre, grimpa dessus et aperçut distinctement le clergé de Gœschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait de bénir le pont du diable. Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. Il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait plus, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Gœschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal. Seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla fortement les doigts : c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable. Un pont nouveau est venu lui voler son nom, mais, l'ancien existe encore tout à côté.

L'art de calculer. — Il a de la peine à calculer, votre garçon ?

— Oh ! non, il compte très facilement... Seulement, voilà, il compte toujours faux...

Puériculture. — Le joyeux docteur X... traite la question de l'allaitement maternel et déplore que de trop nombreuses jeunes femmes croient devoir s'y soustraire.

— Quand nous leur rappelons, nous autres médecins, cette obligation de la nature, elles ont souvent de petits rires ironiques.

Et il ajoute, rééditant un mot connu :

— Pourtant, elles feraient mieux de nourrir elles-mêmes que de nous rire au nez !

VOTRE BILLET, S. V. P.

NOUR être juge fédéral, on n'en est pas moins soucieux de son poids et si celui de la Justice est parfois lourd, il faut craindre surtout celui provenant d'une prééminence abdominale ou d'une nuque débordante.

Sur un de nos jolis funiculaires lémaniques, notre bon juge, admirateur de notre beau pays, se munit d'un ticket, puis, pour se distraire et tuer le temps, monte sur la bascule automatique qui, pour dix centimes, lui donnera un autre ticket, révélateur du poids de sa personne. Ce ticket alla rejoindre, dans le gousset, l'autre, celui du transport. Le wagon arrive.

Un moment de bousculade et notre homme donne le ticket de la bascule au contrôleur. Celui-ci le regarde interdit et ne peut comprendre qu'on plaisante avec le service.

Mais constatant la mine et la mise sérieuse du juge, il formule une timide demande :

— Mais, Monsieur, votre billet, s. v. p.

Inutile de dire que M. X. n'entend pas non plus la plaisanterie et ne peut comprendre l'insistance de l'employé.

— Pardon, j'ai déjà donné mon billet !

— Ah ! excusez, Monsieur, dans ce cas, nous ne prenons pas les poids lourds. Passez au guichet des marchandises.

DEUX AMATEURS DE SAUCISSON



VOICI une manière de voler du saucisson qui est assez coquette ; le saucisson étant à l'ail, mais il serait sans ail que le procédé n'en serait pas moins applicable ; les deux inventeurs sont les nommés Lorin et Chapal.

Le marchand de comestibles victime du vol raconte ainsi le fait

— J'étais dans ma boutique ; ces messieurs entrent, regardent la marchandise, comme pour choisir quelque chose, puis celui-ci (Lorin) prend un grand saucisson entamé, à l'ail, le passe sous son bras, comme ça (*Le témoin fait le geste*), et me dit : « Combien ? » en faisant celui de fouiller dans son gousset. — Combien ? que je lui dis ; il faut que je le pèse, je ne sais pas combien il y en a. — Non, non, qu'il me dit, c'est pas la peine ; combien, à vue de nez ? — Mais, que je réplique, je ne vends pas à vue de nez. — Qu'est-ce que ça fait ? à l'hasard. — Alors, je rumine un peu ce que le saucisson pouvait peser ; je me dis : « Il doit en rester de trois à quatre livres », sur ce, je dis à monsieur : « Eh bien, ça fera 6 fr. 50. — Comment ! 6 fr. 50 ? qu'il me dit ; vous vous fichez de moi. » Là-dessus, nous nous chamaillons, moi prétendant que le saucisson pesait au moins quatre livres, lui soutenant qu'il n'en pesait pas la moitié ; si bien qu'il finit par retirer le saucisson de dessous son bras et le jette sur le comptoir en disant : « Au fait, vous m'embêtez avec votre saucisson ; tenez, je n'en veux plus du tout. » Et il s'en va avec son ami.

Je vais pour reprendre mon saucisson, et je reste ébaubi en voyant qu'il était bien plus court que je ne l'avais vu ; me doutant d'une filouterie, je cours vivement dans la rue, je vois mes deux gaillards qui filaient ; j'appelle un agent de police, et je les fais arrêter ; on les fouille, et on trouve, dans la poche de celui-ci (Chapal), un morceau de saucisson d'une livre et demie.

M. le Président. — Chapal, c'est vous qui avez coupé la moitié du saucisson pendant que Lorin l'avait sous son bras et feignait de le marchander ?

Chapal. — Mon président, simple badinage.

M. le Président. — Vous appelez ça un badinage ? Eh bien, la prévention appelle cela un vol.

Chapal. — Nous étions un peu gris, vous savez... des hommes qui ont bu...

Lorin. — Si bien une farce, mon président, que le saucisson étant à l'ail, et que je ne l'aime pas, à prouvé.

Le tribunal délibère.

Lorin. — Je demande la remise à huitaine.

M. le Président. — Pourquoi faire ?

Lorin. — Pour faire assigner des témoins qui diront que je ne peux pas souffrir le saucisson à l'ail.

La demande a été rejetée et le prévenu condamné à chacun quinze jours de prison.

Jules Moineaux.

UNE BONNE RECETTE



MONSIEUR le pasteur est en visite. Cela fait partie de son utile activité, et ce n'est pas une sinécure de passer comme cela d'une maison à l'autre en trouvant pour chacun et pour chaque situation, les paroles qui conviennent.

Il arrive que, pendant le même après-midi, on offre cinq fois de suite à M. le Pasteur du thé et des gâteaux qu'il lui faut plus ou moins accepter s'il ne veut pas prendre une fâcheuse réputation de fierté déplacée et de hauteur.

Aujourd'hui, M. le ministre n'en est qu'à la troisième fois. Fatigué, mais toujours affable et compréhensif, il songerait, s'il en avait le loisir, qu'on l'accuse souvent de ne travailler que le dimanche et de se promener le reste du temps. Car l'homme juge avec sa courte vue, son envie et sa hâte de conclure.

Malgré les protestations de son hôte, la brave paysanne s'affaire, veut à tout prix sortir sa plus belle nappe et sa théière d'étain. Alors, comme il faut bien dire quelque chose et qu'il est bon de savoir se montrer enjoué quelquefois,

M. le ministre, au moment où paraît un superbe gâteau levé, entreprend de conter une anecdote qu'il estime plaisante :

— Un jour, figurez-vous, madame, qu'une digne personne, en m'offrant un gâteau tout pareil à celui-ci, — mais moins beau cependant, — crut bon de me détailler sa façon de le faire. Comme je venais de choisir une tranche appétissante et dorée, mon hôtesse m'expliqua que, pour faire lever la pâte, elle le plaçait, de grand matin, dans un lit encore chaud. Là, dans la moiteur humaine des draps et des couvertures gardant un parfum de sommeil, la pâte, merveilleusement travaillait.

M. le Pasteur, en mordant dans son gâteau, attend le résultat de son anecdote vécue. Il n'attendit pas longtemps, car son hôtesse, instantanément, répliqua, toute rose de plaisir :

— Hé bien, monsieur le ministre, moi je fais toujours comme ça aussi. Voyez-vous, il n'y a rien de tel pour faire lever la pâte !

Et un sourire de triomphe, naïf comme un miracle, illumina la bonne figure.

Alors, M. le Pasteur, le front soudain barré d'un pli d'inquiétude, se rappela soudain un rendez-vous urgent.

Mais il termina sa tranche de gâteau et n'eut à son sujet que des éloges. J. P.



1 **COMME UN RASOIR**

Mercredi. — Ce soir, le père Hoursault est venu chez moi.

— Nous tuons notre cochon vendredi, m'a-t-il dit ; j'ai pensé que vous seriez peut-être content d'en prendre la moitié. Comme c'est jour de congé.

Dans le hameau où, depuis huit mois, je suis maître d'école, il n'y a ni boucher, ni charcutier. Il n'y a que des paysans, de braves paysans qui ne tiennent pas à vendre leurs produits sur place, mais préfèrent bien les porter à la ville.

Jamais aucun d'eux, jusqu'à ce jour, n'était rien venu m'offrir, et je suis reconnaissant, mais là ! tout à fait reconnaissant, au père Hoursault de son amabilité et de sa complaisance. Je suis vraiment touché !... En voilà un, enfin, qui ne me considère pas comme un étranger ici.

La moitié d'un cochon, c'est beaucoup, mais, comme l'occasion ne se représentera pas...

— A quel prix vendez-vous votre viande ?
— Au cours.
— C'est parfait !

Je suis allé chercher une bonne bouteille. Par ces temps brumeux, le père Hoursault a un faible pour le vin chaud. Nous avons donc fait chauffer le vin et nous l'avons bu, bien sucré.

C'est le paysan de mes lectures, « l'homme du pays », d'une raide loyauté, d'une honnêteté sans détours.

J'ai une impression de sécurité en mettant ma main dans la sienne, bien qu'il me serre trop les doigts et qu'il me fasse un peu mal.

Brave père Hoursault !

Je vais envoyer un mot à mon bon collègue et ami Billon, qui habite à une petite lieue d'ici. Je vais le prier de venir, dimanche, déjeuner à la maison avec sa jeune femme et ses deux charmants enfants. Nous terminerons ces vacances par une petite fête. Nous avons tous bon estomac : nous mangerons des côtelettes de porc, un rôti de porc, des boudins et, au dessert, nous ferons, à tour de rôle, sauter une crêpe. Mme Billon chantera.

Jeudi. — Comme nous finissons de déjeuner, ma vieille bonne et moi, la mère Hoursault est entrée. Une maigre figure de chèvre blanche. Sa coiffe est blanche, ses joues sont blanches, ses lèvres même sont blanches. Une petite vieille adorablement propre et nette.

— Il faudra, dit-elle d'une voix flûtée et dou-

ce et timide, il faudra peut-être que vous veniez donner un coup de main pour tuer le cochon : mon gendre est pris de douleurs.

Cela ne fait pas trop mon affaire. Outre que j'avais disposé de ma journée pour un voyage à la ville, il me convient modérément de m'exhiber en tenue de charcutier dans une cour de ferme avec tous mes gamins autour de moi. Un maître d'école ne doit jamais prêter à rire. C'est par de petites fautes de ce genre, par des riens, par des impondérables, que l'on perd son prestige et que la discipline s'en va.

Je ne peux pas expliquer ces raisons de condescendance à la mère Hoursault. Je ne trouverai cependant personne ici pour envoyer à ma place. Bien ennuyeux !

— Où tuez-vous votre bête ?

— Dans la petite cour, derrière la maison.

Eh bien ! dans la petite cour, cela peut encore aller.

— A quelle heure ?

— A sept heures au plus tard, mon bon monsieur !

Fichtre ! à sept heures, il fait à peine jour. Enfin !

J'ai offert le café à Mme Hoursault qui n'a pas osé refuser.

— Vous prendrez bien une petite goutte ? a dit ma bonne.

Ma bonne est une très brave femme, mais elle manque parfois de tact. Comment ose-t-elle forcer cette pauvre vieille, qui est si anémique et dont la voix s'entend à peine, à boire de l'eau-de-vie ? Elle lui en a versé, ma foi, une bonne dose.

La mère Hoursault, debout, sirote à petits coups son café à l'eau-de-vie. Elle parle de son cochon qu'elle a nourri exclusivement au lait, aux pommes de terre et à la farine. Je comprends qu'elle l'a nourri ainsi tout exprès pour moi, un monsieur, à qui il faut de belle viande propre.

Puis elle se plaint de son mari qui n'est pas comode.

Son café avalé, elle reprend de l'eau-de-vie avec un morceau de sucre.

Brave mère Hoursault !

— C'est une vieille araignée ! dit ma bonne, en pliant la nappe.

Vendredi. — Une vilaine aube livide. Il pleut tout bas.

Dans la petite cour, derrière la maison, nous attendons, le buraliste du village et moi. Hier, le père Hoursault, qui était à la ville, a pris ses provisions dans sa voiture, et lui, ce matin, en échange, vient donner un coup de main. Un service en vaut un autre.

A pas lourds, « l'homme du pays » sort enfin de sa chaumine enfumée. Noble tête !

Premièrement, il faut peser le cochon. Nous allons le peser vif, puis nous le pèserons mort. Cela, pour qu'il n'y ait pas de contestations dans le partage. Le père Hoursault prend sa moitié ; moi, la mienne ; le fils Hoursault aura sa part et le gendre également un petit morceau. Ces deux laboureurs ne sont pas ici ; cela se comprend, d'ailleurs : pour ce qui doit leur rester !

Pour peser le cochon, nous le ferons entrer dans une sorte de cage à claire-voie que nous porterons ensuite sur la bascule.

La porcherie est toute noire ; le cochon dort. Hoursault tient la cage ouverte devant la porte. Le buraliste et moi, plus ingambes, nous entrons.

— Lève-toi, dit le buraliste ; lève-toi, pauvre vieux !

Le cochon ne bougeant pas, je lui flanque mon pied au derrière.

Le pauvre vieux se relève d'un seul coup, fonce comme un sanglier et nous voilà tous les deux à terre, le buraliste et moi. Que dis-je, à terre ! Nous sommes dans le fumier, et je me suis, en tombant, cruellement écorché le coude à une pierre de la muraille. Cette bête féroce va-t-elle maintenant nous éventrer ?

Hoursault jure ; il s'impatiente.

— Tenez pas debout, donc ?

Nous nous considérons, le cochon et nous,

avec méfiance. Brusquement, nous nous précipitons : le buraliste saisit la queue, moi, je m'accroche aux oreilles... mais le cochon nous emporte en une ronde infernale ; nous nous heurtons aux murs, nous nous déchirons. Le cochon grogne de colère ; à la porte, Hoursault jure plus fort.

A la fin, je tombe dans l'auge, vide heureusement ! Je saigne partout. Que le diable arrête ce cochon s'il en a le pouvoir ; moi j'y renonce !

Alors Hoursault fait simplement :

— P'tit ! P'tit !

Et la bête entre toute seule dans la cage.

Le cochon-pèse deux cent vingt livrés. J'inscris sur un calepin : 220. Hoursault met onze petits cailloux sur l'appui d'une fenêtre : onze vingts.

Hoursault a de grands couteaux comme un boucher. Mais il ne s'en servira pas. Il sort de sa poche un petit couteau à manche de corne. J'espère qu'il ne va pas saigner cette malheureuse bête avec ça !

— Vous n'y pensez pas, père Hoursault !

Il ne faut pas lui faire la leçon. Ce couteau, il l'a trouvé sur la route, complètement rouillé. Il s'est amusé à l'aiguiser et maintenant le couteau est sans pareil... Que personne ne vienne dire le contraire ! Hoursault s'y connaît en aciers, peut-être !... Ce couteau coupe comme un rasoir.

(A suivre.)

E. Pérochon.

Royal Biograph. — Du vendredi 16 au dimanche 18 août inclus : **Sa plus forte arme**, film d'aventures avec Harry Piel et Vera Schmitterlow, puis : **La partie de poker de son mari**, comédie comique. — Du lundi 19 au jeudi 22 août : **La souris bleue**, avec Koline, Nathalie Lissenko et Gustave Froelich. Soirée tous les jours dès 20 h. 15. Matinée à 15 h., et le dimanche 18 août, matinée dès 14 h. 30.

Théâtre Lumen. — Le nouveau programme comprend deux films absolument différents : du vendredi 16 au lundi 19 août inclus : **Le double visage**, film artistique interprété par Arlette Marchal, Esther Raalston et Neil Hamilton. Puis : **L'Ecole des Sirènes** avec Bébé Daniels. — Du mardi 20 au jeudi 22 août : **Hula**, grand roman d'amour vécu à Hawaï, avec Clara Bow et Clive Brook. Au même programme : **Maitre Randall et son mari**, comédie humoristique. Tous les jours matinée à 15 h., soirée à 20 h. 15 ; dimanche 18, matinée dès 14 h. 30.

BOISELLERIE

Mitres - Mitrettes - Seillons - Seilles à choucroute - Seilles à vendange

R. GRUAZ

St-Laurent, 31 LAUSANNE

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.